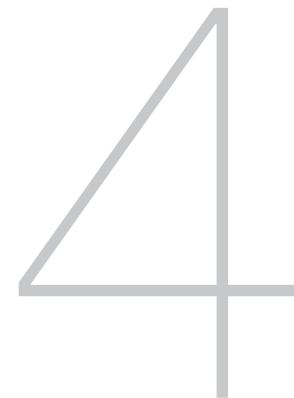




Libre COURS



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

L'ENFANT ET L'EXPÉRIENCE DE NATURE QUEL RÔLE POUR LA LITTÉRATURE ?

PAR ANNE-CAROLINE PRÉVOT

Directrice de Recherche au CNRS, responsable de l'équipe TEEN (Transition écologique et expériences de nature) du Centre d'écologie et des sciences de la conservation (CESCO) au département Homme et environnement du Museum national d'Histoire naturelle

Au milieu des crises majeures actuelles, sociales et écologiques, la nature continue de se raréfier, tout comme les relations que nous entretenons avec elle. Les enfants pratiquent de moins en moins d'activités extérieures. Pourtant, ces expériences de nature sont bénéfiques à tous, au niveau individuel, mais aussi dans la construction de nouvelles relations au monde. Cet article évoque l'importance pour l'enfant des expériences de nature, réelles ou virtuelles. Des exemples de recherches menées actuellement donnent des pistes permettant de relier activités artistiques, expériences de nature et relation aux autres. Ce texte reprend en partie la conférence organisée en janvier 2020 par la BnF-CNLJ en partenariat avec la Maison des écrivains et de la littérature, dans le cadre de l'action d'éducation artistique et culturelle « L'écrivain dans la nature ».

Le 20 mars 2018, les médias ont longuement relayé la disparition des oiseaux dans les campagnes françaises, information reprise dès le lendemain par Nicolas Hulot – alors ministre de la Transition écologique et solidaire, devant l'Assemblée nationale, juste avant qu'il dise ceci : « Je vais vous présenter un plan biodiversité dans les semaines qui viennent (...) mais, très sincèrement, tout le monde s'en fiche, à part quelques-uns. Je veux un sursaut d'indignation ». Quelques mois plus tard, Nicolas Hulot démissionnait, faute d'avoir pu, disait-il, proposer au gouvernement « une même impulsion, une même ambition, une

même feuille de route, une même vision ». Encore quelques mois plus tard, à Paris, se réunissait l'IPBES, ce GIEC de la biodiversité.

LA BIODIVERSITÉ S'ÉRODE...

Le 6 mai 2019, cette assemblée de scientifiques de 130 pays finalisait son dernier rapport sur l'état de la biodiversité et de ses contributions pour les populations humaines. Le résumé à destination des décideurs¹ confirme que « la nature et ses contributions vitales aux populations (...) se détériorent dans le monde entier ». Il confirme aussi que « les facteurs directs et indirects de changement se sont intensifiés au cours des 50 dernières années ». Mais le troisième message de l'IPBES est sans appel : « les objectifs de conservation et d'exploitation durable de la nature ne peuvent pas être atteints par nos trajectoires actuelles ; [ils ne] peuvent être réalisés que par des changements transformatifs sur les plans économique, social, politique et technologique », incluant « une réorganisation systémique, y compris des paradigmes, des buts et des valeurs ». Si les auteurs reconnaissent que ces changements transformatifs « ne peuvent que se heurter à l'opposition de ceux qui ont intérêt à maintenir le statu quo », ils affirment, et c'est leur dernier message, qu'« il est possible de conserver, de restaurer et d'utiliser la nature de manière durable et, en même temps, d'atteindre d'autres objectifs sociétaux à l'échelle mondiale ».

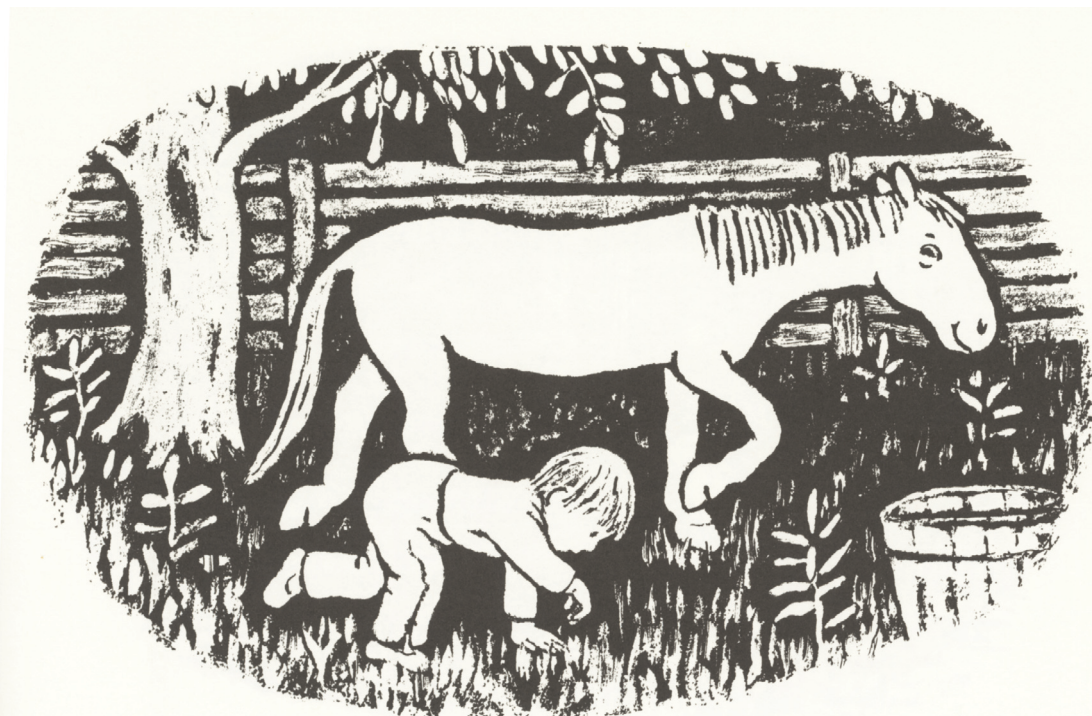
POUR DEMEURER HUMAIN...

Effectivement, dans l'indifférence quasi générale, la nature et la biodiversité continuent de disparaître. D'autres crises, sociales, semblent plus importantes pour tout le monde. Pourtant, et c'est là le point de vue dont je pars, tous ces enjeux sont liés. Ne serait-ce que parce que nous vivons en dépendance très forte avec le vivant non humain (pour nous nourrir, nous habiller, nous loger le plus souvent, mais aussi pour nous divertir, nous ressourcer, ou nous lancer des défis). Mais aussi parce que, comme Romain Gary l'affirmait en 1968 dans sa *Lettre à Monsieur l'Éléphant*², « demeurer humain semble parfois une tâche presque accablante (...) Il n'est pas douteux qu'au nom d'un rationalisme absolu il faudrait vous détruire, afin de nous permettre d'oc-

cuper toute la place sur cette planète surpeuplée. Il n'est pas douteux non plus que votre disparition signifiera le commencement d'un monde entièrement fait pour l'homme. Mais laissez-moi vous dire ceci, mon vieil ami : dans un monde entièrement fait pour l'homme, il se pourrait bien qu'il n'y eût pas non plus place pour l'homme. Tout ce qui restera de nous, ce seront des robots. (...) [Non], nous sommes condamnés pour toujours à dépendre d'un mystère que ni la logique ni l'imagination ne peuvent pénétrer et votre présence parmi nous évoque une puissance créatrice dont on ne peut rendre compte en des termes scientifiques ou rationnels, mais seulement en termes où entrent teneur, espoir et nostalgie. Vous êtes notre dernière innocence. »

... GARDER UN CONTACT AVEC LE NON-HUMAIN

Dans nos sociétés modernes, nous avons progressivement perdu ce contact avec ce vivant non humain (ce que j'appelle la nature ou la biodiversité). D'une part car il disparaît de nos environnements quotidiens (dans les villes notamment, très minérales, qui attirent une part de plus en plus grande de nos populations) ; d'autre part car nous y prêtons de moins en moins attention. Dès les années 1980, le naturaliste américain Robert Pyle s'inquiétait d'une « extinction de l'expérience [de nature] »³ qui, selon lui, serait « le germe d'une apathie envers les enjeux environnementaux ». En effet, comme l'ont montré les sciences du développement, nous construisons tous pendant notre enfance un socle de connaissances, de croyances, d'affects et d'expériences qui deviendra notre référence de ce qui est bon, pour tout ce qui nous arrive plus tard dans nos vies. Et, comme l'a exprimé le psychologue Peter Kahn dans les années 2000, de génération en génération, nous intégrons de moins en moins la nature dans ce socle de référence. Notre état normal de nature est plus faible que celui de nos parents, mais nous ne nous en rendons pas compte. C'est ce que l'auteur appelle « amnésie environnementale générationnelle ». Par exemple, celles et ceux qui ont plus de 40 ans peuvent se souvenir des trajets en voiture pendant lesquels les pare-brise se constellaient d'insectes écrasés. Maintenant, plus besoin de faire de pause pour



mais je peux marcher comme un cheval. Montre-moi comment tu fais.»
Alors Flora ouvre les yeux et fait quelques pas. Et je marche à sa façon.

↑
Marie Hall Ets : *Montre-moi*, L'École des loisirs, 2011 (rééd.)

nettoyer, et les plus jeunes d'entre nous n'imaginent même pas que c'était plus « sale » avant. Chez les pêcheurs c'est pareil : la joie associée à la prise d'un gros poisson est toujours la même, mais la taille de ces trophées a considérablement diminué avec les années ; on ne s'en rend compte qu'au hasard d'expositions de photos d'archives.

Aux États-Unis, une étude montre que les enfants passaient en moyenne 40 minutes par semaine dehors en 1997, contre seulement 25 minutes en 2003⁴. Au Japon en 2009, 80 % des adultes interrogés de 50 à 60 ans déclaraient avoir joué dans des espaces de nature étant enfant, contre 55 % des 20-30 ans, et 3 % des 10-20 ans⁵. En France, en 2015, une étude de l'Institut de veille sanitaire auprès de 800 enfants montre que pendant les jours d'école, près de 40 % des enfants de 3 à 10 ans ne jouent jamais dehors. Faute de temps ? Parce que c'est salissant et dangereux ?⁶ Faute de transmission de l'envie

d'y aller de la part de leurs parents ? Toutes ces causes sont sans doute réelles.

UN LABORATOIRE À CIEL OUVERT

Pourtant, avoir des expériences de nature est fondamental pour le développement cognitif des enfants (appréhender la complexité du monde de manière intellectuelle), leur développement émotionnel, ainsi que pour la construction de leurs valeurs et identités. En effet, la nature regorge d'une diversité de formes et d'espèces à découvrir, nommer ou classer, c'est un laboratoire à ciel ouvert pour comprendre et tester des relations de cause à effets, et apprendre à appréhender la complexité. Ensuite, elle est familière et directement accessible aux enfants (pour peu qu'ils en aient la possibilité). Ce sont aussi des êtres vivants, comme les enfants. Plus précisément, les animaux, parce qu'ils réagissent à ce que leur font les enfants, souvent de la



Demain, c'est sûr, on reviendra tous au Tas.

↑
Emma Adbâge : *Le Repaire*,
Cambourakis, 2019.

même façon, et que les enfants peuvent lire leurs réactions comme des marques affectives, les animaux donc deviennent facilement des sources d'identification pour les enfants. Même si certains adultes parlent d'irréalisme scientifique, cette identification affective procure un attachement, qui aide les enfants à développer leurs capacités à recevoir et à répondre à des stimulations extérieures. Plus généralement, pour un enfant, les expériences de nature sont sources de joie, de découvertes, mais aussi de peur et de tristesse. Tous, autant de sources de mystère, d'imagination et de créativité. Enfin, les expériences de nature des enfants participent grandement au développement de leur confiance en eux, de leur montée en capacités (*empowerment*), mais aussi au développement de leurs valeurs, de leur place dans le monde.

LES LIVRES, CET AUTRE LIEN À LA NATURE

Dans son livre de 2002, Stephen Kellert⁷ explique qu'un enfant peut faire l'expérience de la nature de trois manières différentes : de manière directe, quand il se retrouve tout seul et non dirigé dans un

espace de nature peu géré (une friche, un ruisseau, un grand arbre...) ; de manière indirecte dans des espaces et avec des activités dédiées (un zoo, un jardin, autour d'un animal de compagnie...) ; mais aussi de manière symbolique, ou par procuration (*vicarious* en anglais), par la vidéo, les films ou la lecture.

Les livres pour enfants fourmillent d'opportunités d'entrer en expérience de nature par procuration, par la multitude de plantes et d'animaux qui y sont mis en valeur (de façon documentaire ou fictionnelle) ; mais aussi par la grande diversité des mondes fictionnels, qui emmènent les enfants dans des réalités pleines d'aventures, de peur, de joie et d'autres émotions complexes. Par ces expériences fictionnelles du vivant, les enfants s'identifient aux héros des histoires qu'ils lisent, regardent ou écoutent.

Par ces fictions et ces réalités vécues, les enfants approchent la part enchantée du monde, cette part non décrite par les sciences et les techniques, par la rationalité pensée et décrite par nos élites comme la seule façon adéquate d'appréhender le monde⁸. Pour citer Max Weber, nos sociétés modernes ont construit un monde désenchanté, où nous apprenons sans cesse le contrôle, et où nous avons peur de l'inconnu. C'est peut-être pour cela

que la nature et la biodiversité nous font si peur : elles sont par essence pleines d'inconnues ! D'abord parce que nous ne les connaissons pas, mais surtout car ce vivant est dynamique, sans but ni direction prédéfinis, c'est d'ailleurs ce qui fait son essence et sa beauté. Accepter l'inconnu, c'est aussi retrouver une confiance dans ce que nous ne maîtrisons pas, c'est aussi accepter de perdre le contrôle et le pouvoir. C'est changer en profondeur notre rapport au monde et nos relations les uns et les unes avec les autres.

ENTRE LES PAGES, UN UNIVERS INCONNU

Qu'en est-il de la littérature environnementale pour les enfants, qu'elle soit fictionnelle ou documentaire ? En 2010, Stephan Bigger et Jean Webb, deux chercheurs britanniques qui sont aussi romanciers et enseignants de littérature pour la jeunesse, ont proposé que même si la lecture est devenue une activité de loisirs, elle puisse être utile et utilisée pour construire une éducation à l'environnement. En effet, elle ouvre toujours un dialogue entre le lecteur et le texte, à propos des mondes décrits et des valeurs mobilisées par exemple. Ce dialogue demande au lecteur de confronter ses propres valeurs avec celles des héros, et d'ouvrir potentiellement ses perspectives. Placés face à des dilemmes, les jeunes lecteurs sont encouragés à prendre position. Ils peuvent alors réinterpréter leur propre histoire de vie et construire une partie de leur futur à partir de ces nouveaux positionnements. Ils peuvent le faire tout seuls, mais ces transformations sont facilitées si des séances de discussion et d'échanges autour de ces lectures sont organisées, avec les pairs et/ou un médiateur. Alors les jeunes peuvent partir de lectures de fiction pour construire leur engagement civique et leur prise de pouvoir (agency) dans la cité. Mais pour cela, les auteurs appellent à plus de romans et de fictions avec pour décors les mondes actuels, en train de vivre des crises environnementales et sociales graves.

En effet, dans le monde actuel où les expériences de nature vivante se raréfient au profit d'expériences virtuelles (par les lectures mais peut-être aussi et surtout par les technologies vir-

tuelles), la question se pose du remplacement pur et simple des premières par les secondes. D'ailleurs, une étude réalisée il y a quelques années par un de mes étudiants auprès de joueurs de *World of Warcraft*⁹ suggère que ces joueurs vont dans ce monde virtuel pour se détendre de leur vie stressante, et qu'ils préfèrent pour cela aller flâner ou explorer des régions pleines de végétation. Si ces expériences virtuelles peuvent avoir des conséquences semblables pour les personnes qui les vivent à des expériences dans la nature vivante, cette dernière offrira toujours plus d'affordances (i.e. des possibilités d'actions) que toute nature inventée et pensée par un humain, quelle que soit la complexité du monde créé. En plus, la nature vivante est par essence changeante et imprévisible, ce que ne sera jamais un monde fictif créé par l'humain. Enfin, nos sociétés ne sont pas soutenables sans la nature et la biodiversité vivantes. Comment donc relier cette attention à la nature vivante, avec une attention et une attraction à la nature virtuelle ?

REPRÉSENTER LA NATURE AVEC COHÉRENCE

Pour Bigger et Webb, qui citent John Dewey¹⁰, les expériences de lire sur le monde et les expériences du monde sont différentes, mais elles peuvent interagir dans les deux sens. Pour cela, la mise en mots et le partage de ces expériences sont nécessaires. Mais je voudrais aussi ajouter deux points qui me semblent dignes d'attention : le premier réside dans le degré de cohérence des mondes vivants et des mondes fictionnels. Plus précisément, un monde virtuel peut évidemment être complètement imaginaire, mais un monde qui se présente comme décrivant le monde vivant devrait avoir l'ambition de cohérence : dessiner des fourmis, des coccinelles ou des chenilles à quatre pattes par exemple, parce que esthétiquement c'est plus joli (dans *1001 pattes*, de Walt Disney, contrairement à *Fourmiz*, de DreamWorks). Ou encore mélanger sans les distinguer des faits scientifiquement avérés avec des faits fictionnels dans un roman, comme dans la trilogie des fourmis de Bernard Werber, tout cela me paraît brouiller la réalité vivante plus que la fiction. Même étonnement à la sortie du film en 3D *Le Roi*

posé à des élèves de primaire, monde qui répondait à des bouleversements climatiques majeurs et que les élèves devaient décrire par des dessins, des collages et une carte postale. Cette construction se faisait par groupes de cinq, avec un médiateur par groupe (un des étudiants). La mise en mots, les échanges entre pairs et avec un médiateur, tout cela a permis la construction de mondes étonnants, mais toujours ancrés dans une réalité cohérente issue du monde réel, que ces enfants connaissaient parfaitement bien.

Une autre expérience en cours est l'animation d'un Comité de Science-Fiction¹¹, qui a réuni depuis deux ans des groupes d'étudiants de tous niveaux et de toutes disciplines autour d'artistes (romanciers, comédiens, scénographe, preneuse de son et monteuse, graphistes) pour imaginer et décrire des mondes dans des futurs contraints post-transition écologique. Là encore, les échanges entre pairs, accompagnés par des professionnels et en lien avec des chercheurs des domaines concernés, permettent aux artistes en herbe, comme le propose Yannick Rumpala¹², de tirer des fils à partir des signaux faibles qu'ils et elles ont observés dans le monde actuel. De construire des histoires à partir des premiers mots « et si... ».

« UNE RÉALITÉ PLUS LARGE », RESPECTUEUSE DE LA NATURE

L'enjeu de mes prochaines recherches sera d'explorer en quoi le partage de ces créations peut alimenter les réflexions, les prises de position, voire des transformations (et lesquelles) chez les futurs lecteurs ou autres récepteurs de celles-ci.

Serge Moscovici disait¹³ : « La prétendue utopie n'est pas l'invention de ce qui n'existe pas, c'est une façon de voir autrement ce qui peut exister, de le concevoir avec une longueur d'avance ». Pour cela, comme le disait l'autrice de science-fiction Ursula Le Guin lors de la remise de son *National Book Award* en 2014¹⁴, nous allons avoir besoin d'écrivains, d'auteurs « qui inventent une réalité plus large ». Plus ces artistes engageront dans leurs mondes des éléments naturels respectueux de la réalité vivante de la biodiversité, plus ils et elles pourront participer à ré-enchanter le monde et à accompagner les changements transformatifs majeurs dont nos sociétés ont besoin maintenant. ●

1. S. Diaz, J. Settele, E. Brondizio, et al. : *Summary for policymakers of the global assessment report on biodiversity and ecosystem services of the Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services* (IPBES), 2019. *Advanced unedited version*. Les rapports scientifiques des groupes d'experts tels le GIEC ou l'IPBES sont très denses et difficiles à lire. L'usage s'est imposé d'en rédiger des formes simplifiées à destination des acteurs économiques, des politiques, des enseignants.

2. R. Gary : « Lettre à Monsieur l'Éléphant », *Le Figaro littéraire*, mars 1968.

3. R. M. Pyle : « The extinction of experience ». In : *The Thunder Tree. Lessons from an Urban Wildland*. Oregon State University Press, Corvallis, 1993, pp. 130-141 (traduit par M. Lefevre en 2016 dans *Écologie et Politique*, n°53, p. 185-196).

4. M. Soga, K.J. Gaston : « Extinction of experience: the loss of human-nature interactions. *Frontiers* » in *Ecology and Environment*, n° 14, 2016. p.94-101.

5. Idem.

6. Copeland et al. : « Physical activity in child-care centers: do teachers hold the key to the playground ? » in *Health education research*, n° 27, 2012. p. 81-100.

7. S.R. Kellert : « Experiencing nature: affective, cognitive, and evaluative development in children » In: P.H. Kahn, S.R. Kellert (eds) : *Children and Nature*, 2002. p. 117-151.

8. S. Moscovici : *De la nature*, Métailié, 2002 (Traversées).

9. J. Alexander et R. Jarman : « Prizing children's science information books : the text, reading and the reader » in *Literacy*, n° 49, 2018. p. 23-131.

9. M. X. Truong, A. C. Prévot, S. Clayton : *Gamers like it green: the significance of vegetation in online gaming*, 2018. *Ecopyschology*doi:10.1089/eco.2017.0037

10. S. Bigger et J. Webb : « Developing environmental agency and engagement through young people's fiction » in *Environmental Education Research*, n°16, 2010. p. 401-414.

11. <https://www.su-ite.eu/cogitations/le-comite-de-science-fiction-csf/>

12. Y. Rumpala : *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*. Éditions Champs Vallon, 2018.

13. S. Moscovici : *De la nature*, Métailié, 2002 (Traversées), p. 81.

14. <https://www.nationalbook.org/people/ursula-k-le-guin/>